

Georges R. Manue
Sous le signe du dragon – 1928

CHEZ CHANG KAÏ CHEK

Dans le pavillon, devant le bassin aux poissons immobiles où les nénuphars palpitent, Chang Kaï Check buvait un verre d'eau tiède. « Pas de thé, il est si fatigué, ses nerfs s'usent », me disait son interprète avec un regard de tendre sollicitude.

Je ne me lassais pas de regarder cet homme, encore jeune, dont la fortune était si inattendue. On inscrirait son visage dans un losange. Il a bien cet air d'extrême jeunesse qu'on lui voit sur les photos. Quelques traces d'usure au coin des yeux, quelques pointes grises sur le crâne ras. Ces yeux, cette bouche bien dessinée, la chair tendue sur l'ossature du visage, on songe tout de suite à certaines images de saint Louis de Gonzague. Il y a de la finesse italienne dans ces traits nets. Le sourire disparaît quand, après une question, la réflexion s'impose. Et le regard durcit aussitôt.

Je n'entends pas un mot de ce qu'il dit. Mais il a tout le charme des jeunes réussites. Il a de brusques mouvements de tête qui affirment ou qui nient. L'interprète demande : « si les extrémistes d'Hankéou refusent de venir à cette Conférence de Nankin ? »

Le général regarde vers le mur où, devant une lune blonde, défilent des cigognes roses. Un geste sec, tranchant de la main : « Ce sera la rupture et, s'ils s'obstinent, la guerre ! » Un silence, puis, avec une manière de passion : « On m'accuse d'impérialisme, mais je n'ai de souci que le bien de mon pays et je vois que les extrémistes font du tort à notre cause. Je suis un soldat ; je ne fais pas de politique. – « Et Tchang Tso Lin ? » – J'épie la réaction. N'est-ce pas là le rival et le modèle ? – « Guerre à outrance ? » – « Non pas ! »

« Tchang Tso Lin est un nationaliste chinois, lui aussi. Sa cause est bonne s'il consent à suivre les trois principes du docteur Sun Yat Sen¹. Peut-être pourrions-nous traiter avec lui s'il accepte ces principes comme base de discussion. »

Devant la baie passe et repasse le colosse de garde, pistolet au poing, qui, chaque fois, glisse vers nous le même œil monté sur pivot.

¹ Voici les trois principes du peuple, énoncés par Sun Yat-sen : 1. Nationalisme ; 2. Démocratie. 3. Bien-être. Le nationalisme suppose l'inclusion des cinq nationalités (dont la tibétaine) dans un unique État. La démocratie veut qu'un tel État gouverne la Chine, selon les principes d'une République. Le bien-être doit prendre la forme de la justice économique et sociale.

« Je sais bien que nous avons besoin de l'Étranger² pour organiser la Chine. Je ne suis pas xénophobe, mais nous ne voulons plus être exploités. Nous avons le droit d'être traités en égaux. Pourquoi l'Europe n'a-t-elle pas confiance ? Ne peut-on admettre l'existence d'une Chine nouvelle où tout ne soit pas à vendre ? »

Je voudrais surprendre chez lui un peu d'inquiétude, quelque signe de nervosité. Il est très sûr de lui. La grosse partie qu'il joue en se séparant d'Hankéou, il semble sûr de la gagner. Pourtant, il risque d'avoir devant lui des troupes encadrées par les Russes et un rival dans la personne du général Tang Tchen qui dispose à Hankéou de troupes solides.

Songe-t-il à la dictature tandis que son regard va des panneaux peints à une carte de visite qu'il plie et replie sans cesser de sourire.

En fait, il est le maître suprême. Libre à lui, suivant de vieux exemples, de faire arrêter et exécuter ceux des gens de son entourage, ceux des chefs Kuomintang qui l'ont suivi à Nankin, s'ils s'avisent de le blâmer. Il a pour lui l'armée et ce noyau de jeunes officiers, sortis de l'École de Wampoà qu'il créa, et le peuple, encore que celui-ci ne compte guère, le peuple pour qui il est le général toujours vainqueur.

Son secrétaire, qui parle français, me conte les étapes d'une rapide carrière, avec cet orgueil qu'on retrouve, lorsqu'ils parlent de leurs chefs, chez tous les officiers d'ordonnance du monde.

Chang Kaï Chek est né au Tchékiang. Enfance banale. Études dans un collège chinois. Suivant la mode d'alors, il part pour le Japon. C'est là qu'il va rencontrer les groupements de patriotes chinois que le régime mandchou a exilés. Ils préparent méthodiquement la révolution. Par lettres, plans et rêveries et le coup d'épéon quotidien de la grandeur japonaise. Ces gens qui ont fait la révolution de 1911³ étaient d'une autre trempe que les petits étudiants braillards de 1927. Ils avaient la passion de l'étude, le sens du réel, et du cran. Ils n'hésitaient pas à sauter avec la bombe qu'on leur avait confiée, afin qu'elle ne manquât pas son but.

Quand la révolution éclate, Chang est aux côtés de Sun Yat Sen qu'il accompagne à Nankin pendant les quelques mois où l'agitateur sera président de la République. Il repartira pour le

² /Étranger/, avec une majuscule, désigne les Européens (Grande-Bretagne, France, Italie, Allemagne, Belgique), on cite aussi parfois les États-Unis ; le Danemark, les Pays-Bas et le Portugal). À l'instar des Américains et des Japonais qui se sont fait octroyer des concessions territoriales dans plusieurs villes de Chine (Shanghai, Canton, Nankin...), les Européens s'établiront dans les Concessions.

³ La Révolution du 10 octobre (les deux dix) remplace l'Empire millénaire par une République, proclamée le 1^{er} janvier 1912. Sun Yat-sen en est le Président. Le dernier Empereur, Puyi, abdique le 12 février 1912. Sun Yat-sen sera à nouveau Président de la République entre 1917 et 1925. Des potentats locaux, les seigneurs de la guerre, contraignent le docteur Sun (il est médecin) à les combattre dans le sud du pays. Il est l'un des fondateurs du Kuomintang, parti nationaliste, et y accueille des membres du PC chinois. Il est considéré comme le Père de la Nation par Taiwan et comme le Précurseur de la Révolution par la RPC. Il meurt d'un cancer en 1925.

Japon quand Yuan Chi Kai aura déçu les espoirs de la Jeune Chine⁴. Il y restera jusqu'au jour où son maître, Sun Yat Sen, entrera triomphalement dans Canton.

Sans grand goût pour la politique, il s'occupera de créer les cadres de l'armée qu'il rêve de donner à la République. Par les cadets qu'il formera et dont il ne cessera d'être l'idole, il s'imposera aisément à l'armée entière. Chef d'état-major de Canton, tout naturellement, à la mort du maître, il prendra le commandement de l'armée.

Au début de 1926, bien ravitaillé en armes par les Russes, avec le général Galen⁵ à ses côtés, 60'000 hommes de troupes en main, des cadres russes, il prend l'offensive contre le Nord⁶. Suite de succès. Rares batailles sanglantes sinon lorsqu'il a devant lui quelques unités de Russes blancs. – Son avance est irrésistible. Les troupes de l'adversaire sont travaillées longtemps à l'avance par des agents secrets dont on a bien fusillé quelques dizaines, mais il y en a tant et fanatiques ! Comment le généralissime ne serait-il pas grisé par cette avancée ininterrompue ? Changai est à portée de sa main et Pékin, à quoi il se défendait de songer, Pékin la lointaine capitale, ses flatteurs lui murmurent à l'oreille que, lui aussi, comme Feng Hu Siang, le général chrétien, il y fera son entrée. Eh, oui, Changai prise, il tient le chemin de fer de Nankin. En face de Nankin, c'est Pukow, tête de ligne du train bleu qui conduit à Pékin.

Il supporte sans trop de peine la tutelle russe qui sait être souple. Des conseillers adroits lui laissent l'impression qu'il n'en fait qu'à sa tête. Mais ce vainqueur manque de souplesse, lui. Borodine est fin. Il devine fort bien que Chang, sans hésiter, le jour qu'il en aura tiré le maximum, se défera des Russes. C'est alors qu'on décide de le remplacer. Tang, son camarade de promotion et son rival, paraît plus maniable. Il s'agit de compromettre le généralissime. Peu à peu, il a ramené à lui tous les pouvoirs. Les ministres ne sont que des commis à sa dévotion. Il y a bien quelques mécontents. Dans l'armée, une fortune trop rapide n'a pas été sans éveiller des jalousies.

Dictature ! Le mot est à peine lancé qu'il trouve des échos jusque dans l'entourage immédiat du chef. On laisse entendre : « Que sert d'attaquer Tchang Tso Lin quand, chez soi, dans son propre parti, on a un ennemi du peuple, un chien rampant de l'impérialisme étranger. »

⁴ Le mouvement « Jeune Chine » fait savoir, dès 1900, qu'il veut une Chine moderne et renouvelée. Il est révolutionnaire et accorde au débat d'idées une place considérable.

⁵ Le général Blücher, alias Galen, est en poste à Hankou de 1923 à 1927. Il est le conseiller militaire de Sun Yat-sen et favorise la présence des communistes dans le Kuomintang.

⁶ Tchang Kai-chek devient président en 1928. Il lutte comme son maître Sun contre les seigneurs de la guerre et se replie au sud du pays. Ses troupes seront considérées comme Sudistes par opposition aux Nordistes, parmi lesquelles on signale des Russes blancs (originellement des Biélorusses), opposés à la Révolution d'octobre et à l'État soviétique. À noter que les expressions nombreuses désignant les deux camps ennemis s'articulent ainsi : d'un côté les Bleus, Sudistes, nationalistes et agents du Kuomintang ou du Parti Révolutionnaire, ceux de l'Armée Pacificatrice ; de l'autre les Rouges, Nordistes, agents de la III^e Internationale (1918-1943), soit du Komintern de Boukharine, et communistes. Les Russes Borodine et Galen retourneront en Union Soviétique le 27 juillet 1927 pour le premier, et le 5 octobre pour le second. – R.P. Wieger S.J., Père Léon Wieger, S J, dr méd., *Boum !... suite du mouvement en 1926-27*. Hien-hien [Xianxian], Imprimerie de la Mission catholique, coll. « Choses de Chine. Chine moderne », t. VII, 1^{er} octobre 1927. Édition en copie identique à l'original, par Skilled Books, New Delhi, 2025.

Changaï est prise. Il est grand temps d'agir. Déjà à la Conférence du Parti nationaliste à Hankéou, au début du mois de mars, le parti du Chang avait été mis en minorité. Absorbé par la conduite de la guerre, ayant perdu le contact avec l'arrière, il avait paru peu s'en soucier. Avec raison puisque la marche de son armée sur Nankin, ville élue du « Père de la République », mettait le comble à son prestige.

La campagne, à l'instigation de Borodine, redouble. La presse chinoise d'Hankéou⁷, siège du gouvernement, est d'une rare violence. Elle n'hésite pas à qualifier Chang de traître, de vendu. Campagne d'affiches également un peu partout, campagne dans l'armée par le tract et l'image.

D'abord mis sous le contrôle d'un bureau politique, juge de tous ses actes militaires, Chang, qui passe outre, est exclu du parti Kuomintang pour ne pas avoir voulu se soumettre aux ordres du bureau politique.

Les incidents de Nankin⁸ et les menaces des puissances hâtèrent la scission entre extrémistes et modérés. Et de ce moment-là, Chang, qui avait reçu des mêmes puissances certaines assurances, commença à songer au coup d'État.

En attendant, il publie proclamations sur proclamations qui, toutes, protestent de sa soumission aux ordres du Parti, de son abnégation et de son humilité. Et, dans le même temps, il procède à un regroupement de ses forces. À Changaï, que terrorisent les formations d'ouvriers armés, il expédie une division solide, commandée par un chef énergique, entièrement à sa dévotion.

14 avril⁹. – Il a rassemblé autour de lui, à Nankin, tout ce qui, dans le Parti, s'inquiète de l'anarchie grandissante. Il a également auprès de lui les délégués des riches marchands de Changaï qui sont prêts à tous les sacrifices financiers pour avoir la paix indispensable à leurs affaires.

Pourquoi hésiterait-il encore ?

⁷ La ville d'Hankou abrite une importante mission soviétique : Borodine et Gallen en sont les maîtres. C'est par eux que passent les ordres de Staline ou de Boukharine.

⁸ Le 24 mars 1927 eut lieu l'Incident de Nankin. Des troupes chinoises (celles du Sud) combattent Zhang, seigneur de la guerre. Très vite débordées, elles ne parviennent pas à enrayer un mouvement militaire et populaire qui s'en prend aux étrangers et à leurs consulats. Ceux-ci sont pillés ; des étrangers sont tués. La ville est en ruines.

⁹ À Nankin, dont Tchangaï a fait la capitale de la Chine, Georges R. Manue est reçu en audience ce 14 avril 1927, soit deux jours après le coup de Shanghai. Le 12, dès 4 ou 5 heures du matin, les troupes du Sud se saisissent des nordistes, des communistes qui étaient pourtant leurs alliés. Il s'agit de mettre fin brutalement et définitivement à l'importance accrue des révolutionnaires russes dans le Kuomintang. Ainsi celui-ci serait politiquement recentré sur ses activistes de droite, nationalistes. Le coup de Shanghai fera 300 morts et 5000 personnes disparues. Il est un succès pour Tchangaï et le Kuomintang. Ce 12 avril 1927 commence étonnamment une période pacifiée (1927-1937), malgré l'arrestation de très nombreux communistes ou sympathisants. Les communistes ne reprendront l'avantage qu'en 1947. Suivra la proclamation de la République populaire en 1949 par Mao Zedong.

LE COUP D'ÉTAT

« Chang Kaï Chek est perdu. Chang Kaï Chek a peur. Il fera comme les autres. Pas de caractère. Dès qu'il y a du risque, ces gens vous claquent dans la main. Tous les mêmes. Il a dû ramasser le magot. Le Japon n'est pas loin. » Voilà ce que répètent les vieux Changaiens dans tous les bars de la ville. En effet, on ne sait ce que Chang va faire. Il continue d'encombrer les journaux de ses protestations de foi républicaine. Il se lamente sans mesure. Mais le chef de l'Intelligence britannique et le capitaine F., qui, chez nous, en fait fonction, se frottent les mains et sourient d'un air ambigu. Au-delà de Nankin, les armées révolutionnaires ont trouvé à qui parler. Le général du Nord s'est ressaisi. Autour de Pukow, il fait replier les Sudistes. À Changai, dans la cité chinoise, les marchands se lamentent en secret. Les Nordistes vont reprendre la ville, mais avant de la quitter, les bataillons ouvriers la mettront à sac. Plus heureux, ceux qui sont établis dans les concessions, à l'abri du pillage, prennent le vent et, tout doucement, replient les drapeaux cantonais qu'ils avaient arborés les semaines précédentes.

Envol de canards. Chang a été assassiné. Chang est parti pour le Japon. Chang s'est soumis à Hankéou. Il va attaquer les Étrangers.

En réalité, le généralissime attend son heure.

Il a « causé » avec les puissances. Ententes à demi-mot. Autour de lui s'agrège tout ce qui, dans le parti Kuomintang craint les excès communistes. Il a besoin d'argent pour payer ses troupes. Qu'à cela ne tienne : riches à 20, 40 ou 50 millions de dollars, les gros marchands de Changai et ceux de Canton sont des bailleurs de fonds tout trouvés et qui ne se font pas prier. Mieux vaut se couper un bras que perdre la tête. Chang est pour eux une assurance de sécurité.

Dans cette sereine villa de Nankin où je l'ai rencontré, les journées s'écoulaient en réunions et conciliabules. Sous les pêchers qui, alors, ouvraient leurs premières fleurs, de graves docteurs ont donné leur avis, développé leurs arguments. Borodine et sa faction compromettent la cause du peuple. Borodine fait le jeu de la Russie et, en fin de compte, tout le poids d'une intervention étrangère sera supporté par la Chine. Les extrémistes du parti ont trahi la Patrie puisqu'ils obéissent aux ordres de l'Étranger et qu'ils font passer leurs idées communistes avant leur foi au Kuomintang. Il les faut donc accuser, condamner, proscrire.

Sous les arceaux du cloître, les sentinelles passent et repassent sans bruit. Parfois l'une d'elles, familièrement, s'arrête, écoute.

La radio apporte, heure par heure, le pouls de Changai et celui d'Hankéou. À deux milles¹⁰ de là, outre le fleuve, la bataille continue. La ville basse de Nankin est sous le feu des Nordistes, des maisons brûlent.

Nouvelles plus graves qu'un émissaire apporte : les troupes laissées au repos à Hankéou ne sont plus sûres. Le bolchevisme les a décomposées. Chang doit donc agir sans tarder, c'est l'avis

¹⁰ Le MM ou mille marin équivaut à 1,852 km.

général. Mais il est fin comme un renard. « N'est-il point un soldat et rien que cela ? Agir, certes, mais qu'on lui donne le droit d'agir », répond-il aux suggestions.

Si ce n'est que cela, disent les conseillers, tous membres du comité de Contrôle ou de l'Exécutif, nous allons vous donner une base juridique, ensuite vous attaquerez Hankéou en exécution des sacrés principes du docteur Sun Yat Sen.

Il y a là trois hommes, tous trois éducateurs. Tous trois révolutionnaires qui ont payé de leur personne. Leur nom est unanimement respecté. Il y a là le docteur Wou, qui fut directeur de l'Institut franco-chinois de Lyon, Li Yu Ying, fondateur de l'Association franco-chinoise, proudhonien dont l'accent est celui de Touraine, et enfin le docteur Tsai Yen Zei, recteur de l'Université nationale de Pékin.

À eux trois, ils rédigent un acte d'accusation, adressé aux membres les plus éminents du parti nationaliste, restés à Hankéou : Eugène Chen, Sun Fo, fils du Maître, Wang Ching Wei et Hou Han Min. Ils dénoncent l'activité communiste dans le Honan, dans le Houpei, le Chékiang, le Kiangsi, à Changai. Curieux document où les accusations et les menaces mêmes sont fleuries.

Il n'est pas bon que l'arrière des armées soit troublé par des éléments étrangers tandis que nos frères les soldats versent leur sang. Sinon où serait la justice ?

Et ceci, qui est net : Nous demandons au commandant de l'armée qu'il veuille bien prendre des mesures très énergiques contre cent dix-sept membres du Kuomintang dont les noms sont portés sur une liste annexe. Et qu'il veuille bien aussi s'assurer de leur personne jusqu'à ce que la question des punitions soit réglée.

Nous demandons, en particulier, que Borodine, le conseiller russe, dont l'action est devenue néfaste pour la Patrie, ainsi que Su Chien et Tang Tche devenus sourds à la voix de la sagesse, soient arrêtés.

Le Comité d'Hankéou, s'il donne des ordres, nous avons le devoir de les contrôler. Ceux du Parti qui, là-bas, pensent comme nous que la grandeur de la Chine, par l'exécution des trois principes¹¹, doit être notre seul souci, quitteront Hankéou pour venir nous rejoindre à Nankin. Ceux qui s'obstineront dans l'erreur seront punis. Nous prenons toute la responsabilité de cet acte, comme aussi des mesures qui en découleront. Fait à Nankin le 14 avril.

Chang Kai Chek est paré. Il convoque à son quartier général le général Ba Zon Chi, à qui il a confié le commandement de Changai. Ils ont conféré sur les mesures à prendre pour mettre un terme au terrorisme ouvrier. Rentré dans la ville, le gouverneur lance, selon l'usage, une proclamation à ses frères ouvriers. Il les adjure, les supplie de rendre leurs armes. Les ouvriers ne veulent rien entendre. Un télégramme à Nankin et la réponse immédiate : « Exécutez. »

¹¹ Voir la note 1 de la page 1, ou ici, p. 5-6.

Les choses n'ont pas traîné.

Le chef des organisations ouvrières à Changai était, il y a quelques semaines, docker. Sitôt devenu un personnage, il s'empressa de réquisitionner une limousine pour son usage personnel, selon la bonne tradition. Fort content de lui, il se pavanait dans sa voiture quand une patrouille de soldats arrêta l'auto. Cent dollars au camarade chauffeur qui disparaît. Un soldat prend le volant. On conduit le bonhomme, blême et qui offre, selon la tradition, une récompense au chef du détachement s'il le laisse fuir, au quartier général où Ba Zon Chi lui-même reçoit. « La vie sauve si tu nous donnes les emplacements de tes dépôts d'armes, des centres de propagande et la liste de tes effectifs. Fais vite. » Des canons noirs se promènent sur sa nuque, une pointe de baïonnette lui caresse l'estomac, il dit tout ce qu'on veut, on le fourre dans l'auto. Départ. Deux camions suivent. C'est la nuit. Quelques coups de revolver. Ici un P.C. avec son équipement de mitrailleuses et de fusils, ailleurs une imprimerie à tracts, des permanences, des dépôts d'armes. La nuit s'achève. L'opération est terminée. Au fond du jardin, dans le petit jour mouillé, le chef des ouvriers s'agenouille devant le trou fraîchement creusé. On ne lui bande pas les yeux. Inutile. Un soldat lui passe une sangle sous le menton et en tient les extrémités pour que la tête reste droite et, dans le cercelet, coup sur coup, un autre soldat vide trois balles de sa carabine.

Effervescence dans la matinée. Meeting de protestation. Mais, dans les rues étroites, les mitrailleuses du gouverneur balayèrent sans pitié. Des têtes furent sectionnées et affichées dans des cages d'osier, avec un écriteau pour l'exemple.

Le général Ba Zon Chi a un doux visage souriant. On devine qu'il est plein de cœur. On assure qu'il ne se fâche jamais, que sa voix a sans cesse ce rythme chantant. Mais il est de ces hommes dont parle l'Évangile, qui châtient bien ce qu'ils aiment.

Les modérés sont maîtres de Changai.

La radio a fonctionné.

Qui maintenant oserait accuser Chang de dictature ? N'a-t-il pas agi sur l'ordre des plus éminents du Parti ? Nous sommes le 16 avril, et déjà à Canton, deux cents suspects, six cents à Changai sont devenus autant de condamnés à mort. Dans Hankéou, même, son fief, Borodine craint pour sa sécurité. Il s'est réfugié dans un hôpital étranger à proximité du quai où stationnent les navires de guerre. Galen¹², le conseiller militaire russe, a disparu.

¹² La Chine du Kuomintang ayant progressé partout, les agents russes que sont Mikhaïl Borodine (de son vrai nom : Mikhaïl Gruzenberg) et Galen (alias Vassily Blücher) quitteront le pays.

Cependant, c'est encore Borodine qui de son lit mène le jeu, qui conseille Su Chien, le rival de Chang Kaï Chek. Une offensive contre Nankin est montée. Et comme il faut de l'argent, la Banque centrale lance des coupures que rien ne gage et dont le cours est forcé.

À Nankin, le gouvernement s'organise. Distribution de ministères. C'est, en vérité, un curieux spectacle que celui de ces hommes discutant à voix basse par petits groupes, dans les cours ensoleillées de la Résidence. Les rares trains qui viennent à Changai apportent des visiteurs nombreux. Autant de dévouements, autant d'ambitions. La cour du soleil qui monte.

Chang dans son pavillon travaille, reçoit. On voit à travers la baie son jeune visage. Parfois il s'approche du bassin, jette aux poissons quelque nourriture. Le canon de Pukow au-delà du fleuve gronde sans cesse. Les batteries sudistes de la colline du Lion lui donnent la réplique.

On croise d'étranges silhouettes dans le parloir des affaires étrangères. Jeunes hommes vêtus dans la perfection, qui parlent anglais ou français mieux que le chinois. Pontifes en robe nationale, pieds silencieux, maigres visages d'illuminés, moines rubiconds sous la calotte noire à gland de jade, face de révolutionnaires selon la convention, toutes blanches avec des yeux pleins d'un feu sombre et de douces voix.

Le préposé au thé glisse entre les groupes, emplit les tasses. On chuchote, on murmure, on échange des cartes, on se lève, on se salue à petits coups, sans se toucher la main. Présentations minutieuses. Long énoncé de titres : M. X... qui fut dix ans à Paris, M. Z... qui est Docteur honoris causa de Columbia. M. Y... qui fut l'étudiant à Grignon. Et dans ce concile deux seules femmes, presque Parisiennes l'une et l'autre, Mademoiselle Soumé Cheng qui est présidente de la Cour chinoise de justice à Changai – dix ans de Paris – et sa secrétaire, mademoiselle Pan, qui étudia chez nous six années durant.

De temps à autre, un solliciteur entre, venant du pavillon, radieux. Il a son poste, son emploi. Sourires, félicitations, politesses infinies. Déjà au revers de son veston, il a épinglé le brevet tout neuf : ruban de soie bleue, caractères noirs et le mirifique cachet rouge.

La nuit monte du fleuve. La brise couvre l'eau du bassin des pétales qu'elle fait choir. Des clairons sonnent. Les lampes s'allument nombreuses sous des globes ronds qui en adoucissent l'éclat. Le vaste parloir est plein de coins d'ombre. Un boy allume le feu.

Comme des ours engagés, les plus ambitieux, jeunes hommes et vieillards, se promènent entre les murs, d'un pas irrégulier, avec de brusques élans. Pour se détendre, un grave ministre, pendant cinq minutes, fait de la gymnastique chinoise, harmonieux mouvement des bras, du torse et des jambes, vraie danse où le visage reste de pierre et les deux chimères du foyer selon que la flamme les caresse, lui sourient ou le menacent. Sans bruit, les serviteurs couvrent les tables : ici table chinoise et son infinité de petits plats, là, table européenne, et ce riz merveilleux, ce canard laqué, ces fruits !

Le coup d'État est fait. Le Comité exécutif a été remanié, sensiblement à droite. L'ultimatum a été envoyé à Hankéou : se soumettre ou la guerre. Et voici un radio de Changai : Six provinces acclament le nouveau régime, les Puissances lui donneront un appui moral.

Blocus du Yang-Tsé, murmure quelqu'un près de moi, les flottes étrangères d'Hankéou sont à pied d'œuvre. Le malin a un sourire de coin : « Qui sait ? Appui moral, et pourquoi pas appui militaire ? En vérité, pourquoi pas, devant l'ennemi commun, le bolchevisme. »

On me fit comprendre que Nankin n'avait plus le moindre intérêt pour moi.